

IQBAL ET LES AUTRES. LA REPRÉSENTATION EN LITTÉRATURE DES ENFANTS TRAVAILLEURS

ELISABETTA SIBILIO
UNIVERSITÀ DI CASSINO E DEL LAZIO MERIDIONALE

e.sibilio@unicas.it

Citation: Sibilio, Elisabetta (2024) “Iqbal et les autres. La représentation en littérature des enfants travailleurs”, in Sylvie Chraïbi et Michele Pordeus Ribeiro (éds.) *Dire la pauvreté : situer, signifier, imaginer, mediAzioni* 40: A139-A150, 10.6092/issn.1974-4382/19280, ISSN 1974-4382.

Abstract: The issue of child labor began to be taken into consideration in Europe in the 19th century. The massive influx of people from the countryside to industrialized cities created a new social class, the sub-proletariat. Among them were large numbers of children, working to survive. Art and literature seized on the theme of poor working children in order to bring out the hidden face of progress (Hugo, Malot, Dickens, Trollope, Andersen...). From the 20th century onwards, this theme became commonplace in children’s literature, and major works often feature in school curricula. The aim was to promote children’s education as a way out of poverty (Aymé, Baffert, Ben Jelloun...). On the other hand, in the 2000s, a documentary literature developed on the subject, based on situations of misery in the contemporary world and illustrating the inequalities between the countries of the North and those of the South (Hélary, Poix).

Keywords: child labor; poor children; literature and poor children; images of poor children.

Cette étude propose d'examiner, à partir de deux ensembles de textes, la façon dont le sujet des enfants travailleurs, ou plus précisément des enfants pauvres au travail, a été représenté, et surtout est représenté aujourd'hui. Cette analyse thématique est conduite à l'appui d'une sélection de textes qui appartiennent à la littérature en langue française mais sans négliger des exemples significatifs issues d'autres littératures européennes.

Au XIX^e siècle, en conséquence de la révolution industrielle, on commence à prendre la question du travail des enfants en considération. Et si, dans la littérature contemporaine, les enfants travailleurs jouent un rôle, comme on va le voir, dans des textes narratifs, contes et romans, au XIX^e, ils paraissent aussi sur les planches des théâtres et même dans la poésie lyrique.

On présentera, en ce qui concerne le XIX^e siècle, des textes peu connus et qui parfois vont à contre-courant de l'opinion dominante. Pour la littérature contemporaine, on a sélectionné trois textes qui représentent chacun une approche différente du thème notamment :

- une approche didactique, par des récits qui s'adressent aux enfants et aux jeunes dans le but de leur faire comprendre la valeur de l'instruction ;
- une approche documentaire, qui vise à décrire une situation aujourd'hui très grave dans certains pays africains et asiatiques ;
- une approche éthique, qui vise à dénoncer le peu d'intérêt pour ce thème dans les sociétés riches du monde globalisé.

Au XIX^e siècle

Au XIX^e siècle, plusieurs textes ont comme personnages principaux des enfants pour la plupart pauvres et qui, d'une manière ou d'une autre, travaillent. L'afflux massif de gens de la campagne vers les villes industrialisées a créé une nouvelle classe sociale, le sous-prolétariat : des gens extrêmement pauvres, démunis de tout, sans domicile fixe, avec peu ou rien pour se nourrir. Parmi eux, de très nombreux enfants qui travaillent pour survivre, littéralement, pour un morceau de pain ou un toit au-dessus de leur tête, tandis qu'ils sont exploités dans les usines ou chargés de tâches adaptées à leur petite taille. C'est le cas des ramoneurs, sur lesquels on reviendra¹.

L'art et la littérature adoptent le thème des enfants pauvres et travailleurs pour faire émerger la face cachée du progrès. Selon Myriam Tsikounas, l'intérêt des artistes et des écrivains pour cette situation attire à son tour l'attention des législateurs :

La loi du 22 mars 1841 réglementant le travail juvénile ne concerne que les établissements employant plus de vingt salariés. De fait, au moins jusqu'à la loi Jules Ferry du 28 mars 1882 sur l'obligation scolaire, des garçons et des filles de moins de dix ans continuent d'être engagés, pour des salaires de misère, par des artisans, commerçants et marchands de quatre saisons.

¹ En ce qui concerne la représentation du travail en littérature, voir Fernandez-Zoïla (2002). Pour une étude très informée sur la question des enfants ouvriers, voir Sandrin (1982).

Habillés de guenilles, le visage couvert de suie, encombrés de paniers ou de hottes trop lourds pour eux, ces malheureux sont bien visibles et attirent l'attention des artistes qui commencent, au XIX^e siècle, à faire de l'enfant le sujet de leurs romans et scènes de genre. Grâce à eux, des lois sur l'apprentissage et sur l'éducation vont se succéder, mais elles auront du mal à atteindre les populations d'orphelins et d'étrangers, le plus souvent sans domicile fixe. (Tsikounas 2007 : en ligne)

Comme le montre par exemple le titre de ce tableau de Fernand Pelez, les artistes visent surtout à susciter la pitié du public.



Image 1. Fernand Pelez, *Un martyr. Le Marchand de violettes*, 1885

Même la littérature dite « haute » traite ce thème. En France, Victor Hugo se fait l'interprète, selon Baudelaire, d'« un plaidoyer pour les *misérables* (ceux qui souffrent de la misère et que la misère *déshonore*) » (Baudelaire 1976/1862 : 224, en italiques dans le texte). Cosette suscite la pitié, la compassion et les bons sentiments des lecteurs. De même pour le Rémi de *Sans famille* d'Hector Malot.

En général, ces enfants sont seuls, *Sans famille*, orphelins où très souvent éloignés de leur famille qui n'est pas en mesure de les nourrir. Ces personnages sont présentés comme les victimes d'une injustice fatale. Dans son poème *Melancholia*, des *Contemplations*, Hugo fait place à ce thème :

Où vont tous ces enfants dont pas un ne rit ? [...]
 Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules ;
 Ils vont, de l'aube au soir, faire éternellement
 Dans la même prison le même mouvement,
 Accroupis sous les dents d'une machine sombre, [...]
 Ils travaillent. Tout est d'airain, tout est de fer.
 Jamais on ne s'arrête, et jamais on ne joue. (Hugo 1911/1856 : 135)

C'est cette même injustice que la morale utilitariste de l'Angleterre victorienne présente comme le prix nécessaire à payer pour le progrès. Il suffit de penser, par exemple, aux protagonistes des romans « classiques » de Charles Dickens. Mais quelques voix s'élèvent, encore qu'avec une certaine timidité, dans certains ouvrages beaucoup moins connus, justement pour cette raison peut-être.

Par exemple, en 1840, Frances Trollope publie, en feuilleton puis en volume, en 1876, son roman *The life and adventures of Michael Armstrong, the factory boy*, avec les illustrations de l'artiste français Auguste Hervieu. L'écrivaine et l'illustrateur ont visité pendant plusieurs semaines les usines de la capitale en observant les enfants au travail. Le roman raconte l'histoire d'un garçon d'usine qui est d'abord sauvé par un riche bienfaiteur mais qui est ensuite renvoyé aux usines. L'objectif central du travail de Trollope et d'Hervieu était à la fois d'exposer la misère de la vie en usine et de suggérer comment la philanthropie privée seule ne suffisait pas à résoudre la misère généralisée de l'emploi en usine. C'est sans doute pour cette raison que la revue conservatrice *The Athenaeum* leur adresse un compte rendu envenimé. Leur inspiration réaliste, documentariste, est taxée d'incitation à la révolte.

The most probable immediate effect of her pennings and her pencillings will be the burning of factories and the plunder of property of all kinds. The Rev. James Rayner Stephens has recently been sentenced to eighteen months imprisonment for using seditious and inflammatory language. The author of *Michael Armstrong* deserves as richly to have eighteen months in Chester Gaol. But if the text be bad, still worse are the plates that illustrate it. What, for instance, must be the effect of the first picture in No. VI (mill children competing with pigs for food), on the heated imaginations of our great manufacturing towns, figuring as they do in every book-seller's window. (*The Athenaeum*, Anonyme 1840, cité dans Simkin 2003 : en ligne)

Voici l'image « incriminée » :



Image 2. Illustration d'Auguste Hervieu pour le livre *Michael Armstrong. The Factory Boy* (1876)

On reproche à Frances Trollope le fait d'être une femme et de traiter tout de même des sujets terribles :

Mrs Trollope takes a strange delight in the hideous and revolting. Nothing can exceed the vulgarity of Mrs Trollope's mob of characters. We have heard it urged on behalf of Mrs. Trollope that her novels are, at all events, drawn from life. So are sign paintings. (*The Athenaeum*, Anonyme 1840, cité dans Simkin 2003 : en ligne)

Un métier très pratiqué par les enfants au XIX^e siècle est celui de ramoneur ; il s'agit d'un travail dangereux, fatigant et toxique. Cependant, une image jolie et rassurante de ces petits travailleurs est diffusée dans la littérature et dans l'art. Mais là aussi il est possible de relever une certaine résistance dans un conte d'Andersen (l'auteur de *La petite fille aux allumettes*) qui a justement pour titre *La Bergère et le Ramoneur* et a été publié en 1845. Les personnages éponymes sont deux statuettes en porcelaine posées sur la commode d'une riche maison bourgeoise. Après avoir réussi à devenir de véritables enfants (ça nous rappelle évidemment *Pinocchio*) et, en montant par la cheminée, avoir vu le monde réel, ils décident que somme toute il est mieux de redevenir des statuettes.

C'est trop, dit-elle ; c'est plus que je n'en puis supporter. Le monde est trop immense : oh ! que ne suis-je encore sur la console près de la glace ! Je ne serai

pas heureuse avant d'y être retournée. Je t'ai suivi dans le monde ; maintenant ramène-moi là-bas, si tu m'aimes véritablement. (Andersen 1876/1845 : 35)



Image 3. La Bergère et le Ramoneur, conte d'Andersen

Le travail de ramoneur est de plus très peu, voire pas du tout rémunéré. C'est la réflexion que le petit narrateur d'*André le savoyard*, roman de Paul de Kock publié en 1869 livre à ses lecteurs, après avoir passé plusieurs années dans les rues à vivre de ses services ou du nettoyage des cheminées :

Malheureusement je ne sais pas écrire, c'est un de mes chagrins ; mais le père Bernard, qui n'en sait pas plus que moi, prétend que cela n'est pas nécessaire pour faire son chemin, et qu'avec une langue on s'explique aussi bien qu'avec une plume. Oui, sans doute, quand on veut rester ramoneur ou commissionnaire toute sa vie... mais pour faire fortune !... (De Koch 1869 : 95)

De nos jours

C'est le petit André qui nous donne la réplique pour passer au deuxième volet de notre propos. On est ici en 1869, en plein Second Empire alors que la question de l'instruction commence à être posée. Dans le monde bourgeois et capitaliste, pour un enfant, le travail est alternatif à l'instruction. Les enfants qui fréquentent l'école sont des enfants de familles riches et ceux qui travaillent sont pauvres. Si, pour un adulte, l'alternative au travail est le chômage, et donc la pauvreté, pour les enfants c'est justement le travail qui leur inflige la pauvreté.

Il faut signaler que depuis le XX^e siècle cette thématique est devenue courante dans la littérature pour la jeunesse, et notamment dans des collections « junior ». On peut citer par exemple *La fabrique* de Marcel Aymé ou les trois récits de Sigrid Baffert recueillis dans *Ces ouvriers aux dents de lait*. Ces ouvrages figurent souvent dans les programmes scolaires pour promouvoir l'éducation en montrant les dégâts que son absence génère.

Le thème de cette impossible alternative entre éducation et travail est au centre d'un ouvrage de Tahar Ben Jelloun, au titre très significatif : *L'école perdue*, publié lui aussi dans la collection « Folio Junior ». Le narrateur, instituteur d'un petit village d'Afrique occidentale, assiste à l'abandon progressif de l'école de la part de ses élèves. En suivant l'un d'entre eux, il découvre une usine qui les emploie pour la production de ballons et de chaussures de sport :

Je suis entré dans un long couloir, au bout duquel je me suis trouvé face à une salle où une centaine d'enfants étaient en train de coudre des morceaux de cuir blanc et noir. Au fond, une dizaine de très jeunes filles faisaient marcher des machines à coudre. Je les ai tout de suite reconnues : c'étaient mes élèves et elles étaient en train de fabriquer des ballons de football et des chaussures. Il y avait aussi des garçons. (Ben Jelloun 2014 : 51)

L'instituteur s'adresse à un chef, blanc, qui préside au travail :

– Je vais porter plainte. Je vous rappelle l'article 4 de la Déclaration universelle des droits de l'homme : « Nul ne sera tenu en esclavage ni en servitude ; l'esclavage et la traite des esclaves sont interdites sous toutes leurs formes. » Vous m'entendez : « Sous toutes leurs formes. » Le travail des enfants, c'est de l'esclavage. Il est puni par la loi. (Ben Jelloun 2014 : 53)

L'instituteur se rappelle l'histoire de l'enfant pakistanais, Iqbal Masih, issu d'une famille très pauvre, qui a dû emprunter de l'argent auprès d'un usurier à un taux d'intérêt élevé pour payer les médicaments de sa mère et assurer la subsistance de la famille. La dette ne cessant d'augmenter, les parents vendirent Iqbal, âgé de quatre ans, pour l'équivalent de 12 dollars américains. Il dû travailler pour rembourser la dette, mais son employeur retenait sur son salaire des frais de nourriture, de logement et des amendes infligées en cas de faute. La dette ne put donc jamais être remboursée, et l'enfant resta l'esclave de son employeur. Iqbal réussit à fuir et à contacter des organisations internationales. Le monde entier finit ainsi par connaître son histoire, et avec elle la situation des nombreux enfants pakistanais condamnés à un destin d'ignorance et d'esclavage.

Le jeune instituteur africain s'appuie sur l'héroïsme d'Iqbal, sur son histoire, pour éveiller la conscience de ses élèves et les soustraire à l'usine. Ce que l'instruction va leur offrir, c'est la possibilité de connaître le monde, la réalité, et de choisir un avenir.

L'esclavage des enfants est aussi le sujet d'un livre important de Véronique Olmi, *Bakhita*. Il s'agit d'un roman, ainsi que l'indique la couverture, qui se fonde toutefois sur une histoire réelle : une jeune fille du Darfour, à l'enfance troublée et volée, kidnappée puis vendue comme esclave à l'âge de sept ans.

Elle a sept ans maintenant, et elle sait que derrière les collines, sa sœur aînée et d'autres jeunes filles et d'autres jeunes garçons ont disparu, ils sont devenus des esclaves. Esclave, elle ne sait pas ce que c'est exactement. C'est le mot de l'absence, du village en feu, le mot après lequel il n'y a plus rien. Elle l'a appris, et puis elle a continué à vivre, comme font les petits enfants qui jouent et ne savent pas qu'ils sont en train de grandir et d'apprendre. (Olmi 2017 : 17)

Elle ne sait pas que Bakhita, son nouveau nom, signifie « la Chanceuse ». Elle ne sait pas qu'elle est prise par des négriers musulmans. A la vérité, elle ne sait rien de tout ce que cela signifie. (Olmi 2017 : 27)

Passée d'une main à l'autre, elle parvient à se libérer au début des années 1930 grâce au consul italien au Soudan et à l'aide d'une famille italienne qui lui confie l'éducation de sa fille. Ensuite elle prend les ordres et consacre sa vie aux enfants. Elle meurt en Italie, en 1947. En 2000, le Pape Jean Paul II la proclame sainte.

Les ouvrages adressés à la jeunesse de fiction qui traitent du travail des enfants ne sont pas exclusivement des fictions. En 2009, Marc Héлары a publié aux éditions Milan Jeunesse un livre documentaire contenant des interviews d'enfants travailleurs illustrées par des photographies. La quatrième de couverture explique l'objectif du livre :

Des portraits et des témoignages pour mieux connaître le quotidien de ces travailleurs de l'ombre. Des pages documentaires pour éclairer, comprendre et mieux cerner les enjeux de ce mal planétaire. (Héлары 2009 : quatr. couv.)

Le dernier livre dont on va traiter est celui qui a donné l'*input* initial à cette recherche : *Les fils conducteurs*, premier roman de Guillaume Poix. Aux thématiques qu'on a évoquées jusqu'ici, s'ajoute ce que le texte définit comme « la noirceur de l'obsolescence industrielle ».

De nos jours, le travail des enfants ne bâtit plus le progrès, comme au XIX^e siècle, mais les enfants en subissent dramatiquement les conséquences. Jacob, devenu l'orphelin de son père, vit avec sa mère à Accra, au Ghana.

Accra, donc : capitale du Ghana, ex-comptoir colonial de l'ex-Côte-de-l'Or, grande ville portuaire qui vibre des moteurs, des cris, des rires – et des deals ; grande ville portuaire obsédée par l'activité des conteneurs dont le bruit de déchargement quotidien berce et lancine [...] À Accra, on vit, on meurt, on écoute la ville, le port de Tema, et puis, comme partout ailleurs, les gorges qui se raclent, les poitrines qui palpitent et les mains qui chassent le vent. (Poix 2017 : 21)

On dit qu'on va travailler à Agbogbloshie, dans la décharge, puisque certains, nombreux, y travaillent, rendement assuré, eldorado provisoire. Qu'on va faire comme tous ces hommes et ces jeunes garçons à qui elle, la mère, vend de l'eau. Qu'on va quitter l'école et qu'il ne s'agit pas de moufter. Que c'est comme ça dorénavant, on prend la place de celui qui est mort et qu'on ne lui parle plus comme à un gamin parce que tout vient de changer : on s'est fait homme. D'ailleurs, ce qui compte à présent n'est pas d'être d'accord ou pas, ni même de déplorer les extrémités où on en vient, mais de s'emplier les intestins avant qu'ils ne renvoient plus que de la bile. (Poix 2017 : 56-57)

« On va quitter l'école... » : le roman propose à nouveau la terrible alternative entre s'instruire et travailler, c'est-à-dire « s'emplier les intestins ».

Dans ce livre, le contraste entre la société de consommation occidentale et la misère dont Agbogloboshie est l'emblème se concentre sur un petit épisode autobiographique : l'achat, en 1986, du premier poste de télévision en couleurs dans la famille Poix.

Ce petit téléviseur fera bien des heureux : les trois enfants rêveront devant sa surface légèrement bombée ; touchant l'écran, ils riront lorsqu'un bruit semblable au bourdonnement d'une abeille leur fera croire qu'ils ont été traversés par de l'électricité ; ils s'acharneront à chercher la fréquence adéquate quand l'image, capricieuse, se sera mise à grésiller sans explication plausible. On découvrira Dorothée, on y branchera des Super Nintendo, on aura perdu la télécommande. Et puis on finira, vers la fin des années 1990, par reléguer le poste, aux qualités décoratives clairement obsolètes, dans le fond d'un grenier. (Poix 2017 : 138)

Le récit suit le parcours du téléviseur jusqu'à la décharge d'Accra où Jacob réussit à le sauver et cherche à le revendre : ce qui avait été jeté à la poubelle en France était un véritable trésor entre ses mains, ou du moins il l'espérait.

Jacob se réjouit : ce Grundig est l'occasion rêvée pour rapporter au foyer bien plus que la récolte habituelle. Revendre un poste qui a l'air neuf, c'est à coup sûr une affaire en or, et l'échoppe de Daddy Jubilee dont on lui a vanté les profits est l'endroit idéal pour s'en retourner chez soi les poches pleines. (Poix 2017 : 140-141)

Mais après une longue négociation, le résultat va être très décevant.

Jacob regarde méchamment ce qui repose dans le creux de sa poigne. On ne se consolera pas : on a perdu.
– Commencement du trésor de fortune pour toi, le kiddy. Allez, envoie-toi, je te dis.
Daddy Jubilee regarde s'éloigner Jacob ; ç'a été rondement mené : voilà le brocanteur propriétaire d'un petit bijou puisque évidemment le poste fonctionne – on peut en attester. (Poix 2017 : 144)

Comme le poste fonctionne, Ama, la mère de Jacob, va le racheter pour une somme énorme, pour faire plaisir à son fils adoré, pour le récompenser du travail qui, avec les ventes d'eau de sa mère, leur garantit la survie. Mais la vie montre encore une fois toute sa cruauté :

Ama s'empare du poste avec peine et s'éloigne lentement, cassée en deux par le poids de l'engin, sans remarquer qu'il possède cette bienfaitante poignée rétractable en son sommet. Elle n'a pas fait dix pas que, trop lourd, il échappe à son emprise et percute le sol bruyamment, la chute de l'objet fendillant l'écran d'une balafre d'apparence bénigne mais qui aura peut-être achevé ce Grundig, à l'histoire chargée, dira-t-on pudiquement, qui, bien que robuste, n'était malheureusement pas indestructible. (Poix 2017 : 196-197)

Un jeune photographe franco-suisse, Thomas, touché par le spectacle de la décharge, décide de faire un reportage sur ce monde cruel, qui représente dramatiquement la décadence de la civilisation de consommation. Il entre en contact avec deux adultes qui exploitent le travail des enfants dans la décharge pour avoir l'aide de l'un d'eux comme guide dans cet enfer. Les deux adultes, ironiquement nommés Wisdom et Justice, lui louent les services de Jacob pour une nuit, avec le sous-entendu d'une prestation sexuelle. Thomas a du mal à convaincre le garçon qu'il veut tout simplement être accompagné pour la visite de la décharge pendant laquelle il prendra des photos. Mais Jacob, pendant la nuit, succombe à la fatigue et meurt. Thomas, tétanisé, jette son corps dans un des feux qui détruisent Agbogbloshie.

S'il était encore en vie, Jacob pourrait sentir diverses touches de clavier lui pénétrer le gosier ; il pourrait reconnaître le goût du métal mais pas celui de la bouse de vache séchée ; il sentirait aussi sa tête s'enfoncer dans un magma de cuivre, de laiton, de verre brisé, de plastique fondu, lui découpant le visage, faisant de lui l'un des déchets de la bosse ; et il entendrait peut-être le pas lourd de Thomas propulsant son corps à toute vitesse loin de lui puis s'effaçant dans les fumées renaissantes. (Poix 2017 : 216)

Rentré chez lui, Thomas recueille le fruit de son travail au Ghana. Il expose son travail à la Maison européenne de la photographie à Paris. En présentant l'exposition, il décrit l'objet de ces clichés par ces mots :

[...] un lieu cauchemardesque où échoue chaque année, au mépris des conventions internationales, une invraisemblable quantité d'objets toxiques qui sont dépecés et triés dans des conditions sanitaires épouvantables par une population misérable, et dont la majorité, précise le photographe, sont des adolescents. (Poix 2017 : 223)

C'est dans les derniers mots du roman que Poix pose une dernière question critique de la société contemporaine : quelle valeur esthétique peut-on attribuer aux images d'un monde désormais en ruine ? Ce reportage va faire la fortune du jeune photographe qui, lui aussi, a exploité cet enfer.

L'un des tirages les plus marquants de la série semble être celui où deux jeunes ferrailleurs posent sans regarder l'objectif au milieu de la décharge. Les garçons, qui doivent avoir dans les douze ans, se considèrent avec une expression trouble, on ne sait s'il y a de la haine ou de la tendresse. Intitulée « Job », l'image a beaucoup fait parler d'elle, certains y décelant un regard complaisant vis-à-vis de la misère, d'autres lui reprochant sa théâtralité morbide. Malgré cette controverse, on s'est toutefois accordé sur la beauté du cliché. Le photographe est désormais, comme l'affirment les observateurs, un artiste « dans le vent ». (Poix 2017 : 223-224)

L'évaluation esthétique prévaut désormais sur toute considération éthique, on admire la « beauté du cliché », quoi qu'il représente.

De nos jours, semble nous dire Guillaume Poix, la réalité en tant que telle ne compte plus, on ne considère que sa surface, l'image qu'on en donne. L'obscénité n'est pas seulement dans l'exploitation sexuelle des enfants. Les garçons comme

Jacob sont éloignés de l'école par le mirage d'un gain, certes difficile à obtenir, mais qui devrait les sortir de la pauvreté alors qu'en réalité il les anéantit, les tue dans l'indifférence générale.

En 2014, le comité Nobel norvégien récompensait du prix Nobel de la paix Kailash Satyarthi, connu pour avoir mené une campagne auprès des consommateurs occidentaux pour les sensibiliser aux conséquences néfastes de l'achat de tapis et d'autres marchandises fabriqués par des enfants. Le roman *Les fils conducteurs* montre que l'art, et en particulier la littérature, peut également nous conduire à réfléchir sur notre échelle de valeurs. Au-delà de la dénonciation d'un problème qui au cours des siècles derniers n'a changé que dans sa forme mais est resté le même dans la substance, une nouvelle prise de conscience est nécessaire, car au nom du progrès et de la croissance, des millions d'enfants sont sacrifiés, auxquels on enlève même l'espoir d'une survie.

Lorsque Kailash Satyarthi a appris qu'il avait reçu le prix Nobel de la paix en 2014, a déclaré :

J'ai vivement plaidé afin que la pauvreté ne soit pas une excuse pour continuer à exploiter et à faire travailler les enfants. Le travail des enfants perpétue la pauvreté. Le travail des enfants crée la pauvreté. Si les enfants sont privés d'éducation, ils sont destinés à rester pauvres tout au long de leur vie. Il y a donc une relation triangulaire entre le travail des enfants, la pauvreté et l'analphabétisme.²

Il est évident que l'amélioration des conditions de vie sur la planète passe par l'éducation et l'instruction. Si, comme on l'a vu, à l'époque positiviste, le bien-être général se fondait sur l'idée du travail pour tous, aujourd'hui Iqbal, Jacob et les autres réclament l'école pour tous, en tout lieu.

BIBLIOGRAPHIE

Images

Bertall, C.-A. (1862) Illustration de la *Bergère et le Ramoneur*, in *Contes d'Andersen*, vol. I, Paris : Hachette, 2^e édition, traduits du danois par D. Soldi,

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6566537p/f40.item#> ;

https://fr.wikisource.org/wiki/Contes_d%E2%80%99Andersen/La_Berg%C3%A8re_et_le_ramoneur (consulté le 18-05-2023).

Hervieu, A. (1876) Illustrations pour le livre *The life and adventures of Michael Armstrong, the factory boy*,

<https://www.bl.uk/collection-items/the-life-and-adventures-of-michael-armstrong-the-factory-boy> (consulté le 18/05/2023).

² Citation parue dans l'article « En finir avec le cercle vicieux du travail des enfants, de la pauvreté et de l'analphabétisme » publié par le secrétariat du GPE (Partenariat mondial pour l'éducation) : <https://www.globalpartnership.org/fr/blog/en-finir-avec-le-cercle-vicieux-du-travail-des-enfants-de-la-pauvrete-et-de-lanalphabetisme> (consulté le 29 mai 2023).

Pelez, Fernand (1885), *Un martyr. Le Marchand de violettes*, site internet *Paris Musées / Petit Palais*, musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris.
<https://www.parismuseescollections.paris.fr/fr/petit-palais/oeuvres/un-martyr-le-marchand-de-violettes#infos-principales> (consulté le 18/05/2023).

Œuvres

- Andersen, H. C. (1876/1845) *La Bergère et le Ramoneur* (en danois : *Hyrdinden og skorstensfejeren*), in *Contes d'Andersen*, Paris : Librairie Hachette et Cie, 30-38. Trad. fr. de D. Soldi.
- Aymé, M. (2003) *La fabrique et autres nouvelles*, Paris : Gallimard jeunesse.
- Baffert, S. (2006) *Ces ouvriers aux dents de lait : les ouvriers au travail*, Paris : Syros.
- Baudelaire, C. (1976/1862) « *Les Misérables* par Victor Hugo » (*Le Boulevard*, 20 avril 1862), in *Œuvres complètes*, t. II, Paris : Gallimard, 217-224.
- Ben Jelloun, T. (2007) *L'école perdue*, Paris : Gallimard jeunesse.
- Hélary, M. (2009) *Le travail des enfants*, Paris : Milan Jeunesse.
- Hugo, V. (1911/1856) *Melancholia*, in *Les Contemplations*, Paris : Nelson, 132-141.
- Kock, P. de (1869/1826) *André le savoyard*, Paris : Barba.
- Olmi, V. (2017) *Bakhita*, Paris : Albin Michel.
- Poix, G. (2017) *Les fils conducteurs*, Paris : Verticales/Gallimard.

Études

- Fernandez-Zoïla, A. (2002) « Le travail dans les fictions littéraires », *Travailler* 7(1) : 13-36.
- Sandrin, J. (1982) *Enfants trouvés, enfants ouvriers : XVII^e-XIX^e siècle*, Paris : Aubier-Montaigne.
- Simkin, J. (2023/1997) « Frances Trollope », in *Spartacus Educational* [en ligne], <https://spartacus-educational.com/IRtrollope.htm> (consulté le 29/05/2023).
- Tsikounas, M. (2007) « Les métiers de rue des enfants pauvres », *Histoire par l'image* [en ligne], <https://histoire-image.org/etudes/metiers-rue-enfants-pauvres> (consulté le 18/05/2023).